

## La fonction forme - un modernisme à l'envers

L'objet principal de cette conférence est d'interroger le rapport entre la forme et la fonction.

La question n'est pas très nouvelle direz-vous, et vous auriez raison, elle est même franchement datée. A l'heure du triomphe généralisé du *design*, du passage systématique de tout objet, de toute image, de tout produit, par le filtre professionnel des études de marché, des cahiers de tendances, des définisseurs de cibles, des statisticiens de la consommation, des chiffreurs de vente, des sondeurs de goûts, se pencher sur le rapport entre forme et fonction pourrait sembler futile, dérisoire, archaïque. Partout, la forme est le produit des multiples fonctions projetées sur l'objet, cartographiées en divers critères hiérarchisés : rentabilité, séduction, durabilité, distinction sociale, ergonomie, adaptabilité, etc.

Pourtant, revenons à cette question, malgré tout, coûte que coûte. Et remontons pas à pas, à contre courant, le cours de l'histoire de cette problématique pour aller mettre au jour des racines privées de lumière depuis très longtemps, trop longtemps.

Commençons alors simplement, en isolant une fonction modeste, une fonction essentielle : tenir droit. On comprendra la portée symbolique de la fonction, celle qui distingue l'être humain dressé de l'animal rampant. L'homo sapiens est celui qui se dresse et celui qui dresse. Il se dresse sur ses jambes pour voir plus loin, pour prévoir, pour voir venir, et il dresse des animaux, pour pouvoir manger quand le gibier manque, pour prévoir, pour voir venir. Il se dresse ainsi contre la fatalité et il dresse des pieux, des murs, des barrières, des abris, des drapeaux. Il dresse des objets qui montrent que se dresser le rend fier d'être lui-même, digne.

Essayons donc d'interroger cette fonction, « dresser », à partir d'une petite expérience. Je pose ici trois allumettes, trois morceaux de bois taillés par l'homme, exemple simple d'objet hors des modes, hors des tendances, hors des chiffres de ventes, des goûts, des cibles. Essayons de faire tenir ces allumettes, de les dresser.

L'allumette est un objet pur. Du jour où il s'est stabilisé dans une adéquation idéale et harmonieuse entre sa forme et sa fonction, il est devenu un objet éternel, que nul briquet ne pourra jamais faire disparaître. L'allumette a une histoire, on lui connaît des ancêtres, des cousines américaines arrogantes et ridicules qui se frottaient sur des semelles de cuir pour embraser la cigarette d'un vacher. Mais son histoire s'est arrêtée, quelqu'un, inconnu, a figé cet objet dans sa forme parfaite, matière, taille, proportion, couleur, mode d'emploi. Tout est ici d'une perfection évidente, naturelle, comme si l'homme (et l'anonymat de cette invention souligne bien son caractère générique, c'est l'homme, pas un homme), comme si l'homme disais-je, pouvait réussir, en trouvant la solution formelle à une fonction qui lui est importante, à démontrer l'existence paradoxale d'un artefact naturel, qui s'impose au monde, devient le monde, au même titre que la pluie, le feu, l'arbre. Allumette, tu es la pluie, le feu, l'arbre.

Poursuivons notre expérience et observons. Les allumettes ont des propriétés très singulières. Certes, elles sont en bois, mais un bois très léger, qui les rend fortement instables. Et surtout, elles possèdent une extrémité arrondie, inflammable. Par une petite manipulation directement liée à l'allumette, c'est-à-dire une forme vouée à être

transformée par le feu, on peut coller deux allumettes entre elles et assurer ainsi la stabilité d'une ébauche de construction. Répondre simplement à la fonction « dresser » par le respect des propriétés les plus essentielles des choses. Cette réussite est enthousiasmante.

Alors continuons, allons plus loin, passons de « dresser » à « bâtir ». Bâtir, construire, voilà une fonction importante, décisive, à la fois complexe parce qu'au cœur de ce qui modifie notre environnement et simple parce qu'elle réunit plusieurs fonctions directement liées à des nécessités biologiques essentielles : dormir, se protéger, protéger ce qui nous est cher. Par l'observation, la rigueur, la radicalité obsessionnelle de la croyance en l'harmonie pure de la forme lorsqu'elle se limite à répondre seulement à l'exigence de la fonction, nous construirons un monde artificiel naturel, aussi évident et indiscutable que l'allumette.

L'idiot, l'esclave de la contingence, cherchera à faire, avec ces 3 allumettes, une forme qu'il connaît déjà, une forme extérieure, nullement nécessitée par les caractéristiques des allumettes elles-mêmes mais par d'autres nécessités parasites. Il pensera par analogie : l'allumette est comme une poutre, faisons une charpente ! Attachons les 3 allumettes à leur extrémité et dressons un tipi ! La mauvaise méthode est là, elle envisage la forme avant la fonction, elle projette, elle court-circuite. Et du coup, elle a besoin d'autres choses, d'outils, de ficelle, de colle, de vis, de clous. Plutôt que d'inventer une allumette, la mauvaise méthode essaierait de faire un briquet avec un bout de bois et un peu de souffre.

Changeons donc d'échelle, passons du microscope au satellite, de la boîte d'allumettes à la communauté humaine. L'homme a-t-il parfois, quelque part, réussi l'exploit de créer une forme répondant parfaitement à la fonction « habiter » ? Encore une fois, les naïfs, les simples, les soumis au formatage médiocre d'une imagination bridée, iront chercher dans le prêt-à-pensé analogique : il désigneront ce qui *ressemble* au naturel, ce que fait l'homme quand il imite le geste animal. Ils chercheront dans les formes pseudo authentiques qui évoquent et abusent de références universelles à caractère originelles : l'œuf, le nid, l'igloo, la yourte, la grotte, la cabane... Comme si l'habitat parfait, pur dans la réponse à sa fonction, devait passer par un vocabulaire régressif. Comme si une forme évidente, pour devenir naturelle, devait singer un objet naturel. Comme si l'allumette devait ressembler à la flamme, au silex, au soleil, à l'arbre.

Mais attention, candide aussi sera celui ou celle qui confondra la pure forme fonctionnelle avec celle qui nous vend son respect de la fonction comme un publicitaire communique sur un nouveau produit. L'allumette n'a pas besoin de souligner son caractère fonctionnel. Ce serait absurde. Alors pourquoi faire confiance à toutes ces architectures signées, monuments érigés à la gloire de leurs créateurs, qui prétendent répondre à la fonction « habiter » ? Dans ces maisons, immeubles, tours, palais des congrès, théâtres, pavillons, des successions de plans transparents, de pilotis, de décrochements, de surfaces traversantes, de structures émergentes, de dalles de béton, d'écrans de verre, s'efforcent d'exhiber à l'extérieur la fonction interne du bâtiment. Mais l'intérieur de ces architectures n'a pas plus d'existence que l'intérieur d'un oignon, quand on en a ôté toutes les pelures. Sous les strates de significations où la fonction est exprimée, exemplifiée, explicitée, soulignée, surlignée, encadrée, appuyée, revendiquée, il ne reste plus rien que le vacuité du message lui-même, la seule prétention à la fonction. Et la signature clignotante du

créateur qui s'inscrit dans l'histoire et dans le territoire comme une vulgaire enseigne lumineuse de Las Vegas.

Revenons à une caractéristique de l'allumette énoncée mais peut-être pas suffisamment observée. Nous disions qu'elle était anonyme, faites par l'homme générique, reproductible. Nous remarquons qu'elle avait une histoire mais s'était ensuite figée, définitivement achevée dans une perfection modeste et universelle, une forme simple et évidente. Bizarrement, on retrouve tout cela, anonymat, forme figée et parfaite, dans des constructions architecturales non habitées (même si habitables), celle des bunkers, des blockhaus, mais aussi des châteaux d'eau, des silos à grain, des cuves à gaz, autant d'architectures parfaites qui nous éloignent cependant de la fonction pour laquelle nous cherchons des formes pures existantes : habiter.

Il semble que dès lors qu'il s'agit de construire de l'habitat, de multiples fonctions parasites viennent empêcher toute quête sérieuse de la forme pure. L'air du temps, l'orgueil des décideurs, la soumission aux facilités de la réappropriation, de la répétition du médiocre, de la séduction ornementale, pervertissent systématiquement l'invention formelle fonctionnelle, nous invitant à éloigner notre recherche de tout ce qui relève de l'architecture. Aucune forme architecturale en tant que telle ne pourra hélas jamais, de facto, atteindre la pureté de l'allumette. Rien à tirer de cette investigation là ; il y a profondément quelque chose de pourri au royaume de l'architecte.

Cependant, changeons de point de vue, prenons encore un peu de hauteur, et faisons dans le même temps un pas de côté. De la hauteur d'abord. N'observons plus ce gratte-ciel aux façades si prétentieuses, ce musée aux courbes tellement gratuites, cette maison au bon goût terriblement bourgeois, ce parlement à l'harmonie ô combien convenue, et intéressons nous à ce qui se passe entre ces diverses manifestations d'égotisme névrotique, dans ces espaces qui sont tout autant habités sans claironner leur fonction habitable. La ville entière est un espace habitable, et à l'exception de quelques villes-musées comme Paris, Rome ou New-York, cet espace habitable est hors de contrôle, sans créateur, sans message affiché, sans volonté d'être beau. La plupart des villes commencent à se ressembler. Elles sont en train de devenir générique.

Faisons donc maintenant un pas de côté. Décentrons notre point de vue vers des climats et des géographies moins soumis à l'idéologie ornementale de la ville-géranium européenne : le Moyen-Orient, l'Afrique, l'Extrême-Orient, l'Amérique latine. Par delà les tentatives dérisoires de ponctuer chaque capitale du Sud de quelques verrues signées par des archistars du Nord, passeport esthétique pour rassurer les fonds d'investissement occidentaux, on trouve depuis une dizaine d'années, une organisation complexe, riche, évolutive, qui tend à faire émerger de la cité une logique formaliste radicale, une soumission brut à la fonction « habitée », cette fois totalement coupée des héritages idéologiques et esthétiques. Une Tabula rasa sous forme de chaos.

Des câbles groupés par dizaines traversent la ruelle et rejoignent une armoire électrique béante sur laquelle un balcon s'appuie dangereusement, entre deux goutte-à-goutte de climatiseurs encrassés. Un passage piéton aérien enjambe le flot des automobiles, accueillant les cabanes illégales d'un marché improvisé. Le chantier inachevé d'une tour en béton est envahi par des constructions sauvages sur les deux premiers étages, pendant que les ouvriers poursuivent la construction des étages supérieurs. A chaque échelle, la ville se déploie, s'occupe, multipliant sans le savoir les applications formelles les plus diverses du

mot d'ordre moderniste. Mais il serait illusoire de penser que ces cités gigantesques évoluent encore. Elles sont bien sûr en permanence en train de modifier leur agencement. Mais dans cet incroyable bricolage hors d'échelle et hors du temps, les mégapoles se sédimentent en une forme figée bien que sans cesse recombinaisonnée, de manière planétaire, universelle, définitive. C'est dans cet informel là que se loge l'adéquation la plus évidente entre forme et fonction. Et cette forme a une histoire sinueuse, différente selon le lieu et l'époque ; qui passe probablement par l'antique Babylone, par les favellas de Rio de Janeiro, par Manhattan ou par la cité des morts du Caire. Aujourd'hui, elle ne dépend ni de son ancrage géographique, ni des circonstances économiques. Elle termine son histoire, achève sa quête pour rejoindre bientôt le cercle très fermé des formes qui ont atteint le stade de la pureté générique. Elle va rejoindre l'allumette.

Produit des hommes, sans concertation ni théorie, la mégapole d'aujourd'hui atteint une pureté naturelle dans son rapport à la fonction « habiter ». Mais cette naturalité est particulière, d'un nouveau genre, peut-être encore plus puissant, encore plus démiurgique, une naturalité organique, où les éléments internes sont doués de vie, bougent, évoluent, tandis que la forme globale conserve sa cohérence totalisante, comme la fourmilière accepte la modification perpétuelle de ses parties sans perdre sa cohésion et son unité générale.

Entendons-nous bien, il n'y a nul mysticisme dans cette notion de pureté, nul retour à une matrice, *Eidos* platonicienne ou forme originelle quelconque, mais bien au contraire une conception matérialiste de l'évolution du monde, où la construction humaine s'inscrit dans une longue chaîne darwinienne d'adaptations successives des formes aux fonctions. Il n'y a certes pas de créateur immanent ou transcendant, pas de chef d'orchestre, mais ce n'est pas pour autant qu'il n'y pas de nécessité commune dans l'organisation formelle des formes existantes. Le cerveau humain n'a pas d'auteur mais on s'efforce cependant d'en déchiffrer les secrets. La mégapole contemporaine doit être étudiée, observée comme un cerveau, il faut retrouver la partition jamais écrite de cette cacophonie sublime. Nous avons le devoir d'écrire les théories et les idéologies qui n'ont pas été à la source de sa construction mais qui pourtant gouvernent son ordonnance, et nous permettront d'en comprendre la logique, et donc de poursuivre dans le bon sens, d'aller de l'avant, de découvrir les formes qui doivent répondre aux fonctions essentielles de demain.

Nous ne sommes pas là pour admirer des allumettes. La pensée n'a d'intérêt que si elle génère des actes. Nous allons imaginer le monde du futur, comprendre ce qu'il y aura à détruire, oublier, gommer, et comprendre ce qu'il y aura à construire.

La mégapole combine, assimile peut-être, la fonction « habiter » avec celle de « circuler ». L'organisation des flux semble être un enjeu d'avenir, contre l'idée même de maison, de monument, de centre-ville, qui continuent de nourrir notre traditionnelle réponse à la fonction « habiter ». Il ne s'agit pas de promouvoir l'habitat nomade mais d'imposer l'idée qu'aujourd'hui, habiter c'est circuler. Allons dans ce sens, plaçons la circulation au cœur de nos cités, au cœur de nos projets, au cœur de nos territoires. Et prenons un exemple à notre échelle : le bassin méditerranéen.

Espace historique de migrations et d'échanges, la mer Méditerranée va être le lieu symbolique de nos projections et de notre intervention. Au nord, des villes et des villages muséifiés, riches et vieillissants, croulent sous le poids de la double religion du patrimoine et de la restauration. Ces écrans couverts de moisissure attirent des touristes et des

réfugiés économiques, tandis que plus au Sud et plus à l'Est, des mégapoles sans histoire poussent sur le terreau fertile de sols gorgés de pétrole. De toute évidence, il n'y a aucune leçon, aucun espoir, aucune solution à trouver dans le modèle périmé des villes européennes et la nostalgie sous cloche de leurs vieilles pierres, alors que ces nouvelles cités qui surgissent du désert, bien que boudées par les philosophes du savoir vivre et les dévots de la mélancolie réactionnaire, proposent de véritables modèles à suivre pour sortir la planète de sa poussière conservatrice. Le modèle du futur nous vient d'Orient.

Que font ces villes ? Même si ce n'est encore qu'un balbutiement, elles tendent à se développer sur la mer, en construisant des avancées, des remblais, des îles artificielles. L'avenir est là, sur l'eau, dans l'espace intermédiaire, celui qui sépare le Nord du Sud, l'Ouest de l'Est, l'Europe de l'Afrique, les musées des pétrodollars. Puisque la voie nous est montrée, envisageons l'avenir dans cette perspective : réduire les espaces de transit, occuper les vides. Les côtes méditerranéennes déjà largement recouvertes de béton vont se prolonger, s'étendre sur la mer, gagner des espaces libres et dégagés, qui permettront la mise en place de voies de circulations, d'échanges.

Imaginons l'efficacité d'un boulevard périphérique intérieur au dessus de la mer, longeant le littoral méditerranéen sur toute sa circonférence, traversant le détroit de Gibraltar, s'éloignant suffisamment des côtes sauvages préservées pour être presque invisibles à l'œil là où les habitudes touristiques et le respect des coutumes locales l'exigent, pénétrant le cœur des mégapoles mais isolant les villes-musées enfin préservées dans leur bulle nostalgique. Le *ring* ainsi construit créera ses propres nœuds d'échanges, au maillage fluctuant, accueillant ports et aéroports, gares ferroviaires et routières. La mer Méditerranée elle-même deviendra mégapole. Explosant toute velléité protectionniste, la mégapole flottante de demain accélérera tellement les échanges de personnes, de marchandises, d'informations, qu'elle rendra caduque la surveillance et la notion même de frontière.

Trois millénaires après Alexandre le Grand, le bassin méditerranéen verra éclore une nouvelle révolution qui éclairera le village global comme le phare d'Alexandrie guidait les vaisseaux de l'Antiquité. Grâce à sa situation géographique exceptionnelle à la croisée des cultures, à la tradition visionnaire de ses héros, la mégapole méditerranéenne à venir est l'embryon d'une nouvelle civilisation, bâtie sur l'idéologie inconsciente de la pureté vitale de la forme assujettie à la fonction. Un modernisme à l'envers.

Nous écrirons cette pensée immanente, nous obéirons aux mots d'ordres jamais prononcés, aux injonctions qu'il nous faudra deviner, nous serons les suiveurs d'un grand architecte qui n'existe pas, d'un leader sans nom, missionnaires d'une religion de la forme sans prêtres ni messie, où les textes de lois sont écrits par ceux qui s'y seront d'abord soumis. Ce message sans prophète nous vient d'Orient, mais il pourrait venir d'ailleurs. Le contexte n'a plus aucune importance. Un orientalisme à l'envers.